

Arthur Pépin et ses antiformes achevées

Marie-France O'Leary

Number 56, Fall 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

O'Leary, M.-F. (1969). Arthur Pépin et ses antiformes achevées. *Vie des arts*, (56), 66–67.

ARTHUR PÉPIN ET SES ANTIFORMES ACHEVÉES

De passage à Paris j'ai rencontré Arthur Pépin, peintre canadien séjournant à Vence depuis un an. Nous nous sommes rendus dans un atelier du Marais où il me montra ses tableaux récents.

Ces huiles sont pour moi des combinaisons de signes qui me rappellent certains trigrammes et hexagrammes tirés du Yi King. Chaque tableau est en lui-même un cycle qui s'ouvre ou se referme, symbole d'une langue présente, passée, et à venir.

Q.—Arthur Pépin, pourquoi êtes-vous en France?

R.—J'y suis venu afin de rompre avec le genre de vie que je menais au Québec, afin de me mettre en parallèle avec les autres artistes ici, à Paris, où la concurrence est très grande, cette confrontation me permettant de faire le point.

Q.—Est-ce primordial pour un peintre que de se mesurer à cette concurrence?

R.—Il est essentiel de connaître ce que font les autres. Cette vision me stimule et, comme en ce sens, Paris est une marmite, je puis, à partir de ce regard, continuer.

Q.—Vous avez choisi la Provence...

R.—Oui, parce qu'à Vence j'ai un atelier grâce à la Fondation Karolyi. C'est un atelier splendide où la lumière est un rêve, et quand il s'agit de travailler je suis inspiré. Un tel lieu ne se trouve pas à Paris.

Q.—Vous attachez beaucoup d'importance à la nature?

R.—Elle m'influence en toutes circonstances, même inconsciemment.

Q.—Votre peinture s'apparente à des graphismes orientaux. Procédez-vous à une recherche dans ce sens?

R.—Non. Je suis un intuitif. Je m'exprime avec un geste rapide. Peut-on le rapprocher du chinois, du japonais? Je ne développe pas ce côté d'une façon définie.

Q.—Vous ne pouvez nier les liens entre votre peinture et l'Orient.

R.—Je crois aux vies antérieures. Un bagage amassé qui revient en surface. Même si en 1969 on est canadien-français, même si on vit à Paris. Et pourquoi Paris si ce n'est une question de langue où il est plus facile de s'exprimer. Je crois à une pensée commune entre les artistes occidentaux et orientaux.

Q.—Alors, pour vous, être un peintre identifié au Canada...

R.—N'est pas important. On se rattache à un pays par ses affinités, par ses affections, mais l'esprit n'a pas de frontières et demeure international. La peinture plus que tout autre art sans doute se rattache à ce concept, car nous n'avons pas besoin de mots pour traduire notre message poétique.

Q.—Vous exposez et passez par l'intermédiaire des galeries. Comment voyez-vous ce problème?

R.—Les galeries ne devraient pas exister mais comment faire autrement? Nous devons nous soumettre à des exigences qui sont des marchandages ignobles. Les jeunes luttent contre cet état de choses mais il semble difficile de s'en passer: c'est un carcan. Il est évident que la peinture serait plus vivante si nous parvenions à nous défaire de ce marché. J'apprécie cependant les salons qui acceptent les artistes sans en éliminer, même si toutes les œuvres exposées ne sont pas de qualité.

Q.—Gravures, gouaches, peintures, poésie, vous abordez différentes techniques. Est-ce, à travers ces formes diverses, la même recherche?

R.—Oui, puisque je traduis à travers chaque procédé une expression de moi-même qui varie certes selon les techniques mais dont la direction demeure une. Je suis un coloriste et autant mes gravures que mes gouaches et mes huiles sont une recherche de l'unité par la couleur et par le graphisme. C'est une action spontanée en elle-même définitive: je ne la reprends pas.

Q.—Vous ne travaillez que par intuitions.

R.—Oui. Je suis intuitif mais lyrique. J'appartiens aux abstraits lyriques. Je ne m'attache pas tant à expliquer les phénomènes qu'à les faire ressentir tels qu'ils nous apparaissent. C'est un paysage qui s'étend devant nous, et que l'on aime. Non afin de savoir pourquoi

un arbre est là ou non mais parce que c'est son aspect grandiose qui nous frappe, qui nous émeut et qui, finalement, nous plaît, la peinture a pour moi la même signification.

Q.—Et il vous est plus facile de traduire ce paysage en France?

R.—Oui. La liberté que je possède ici est de l'or. Au Québec, je suis obligé de travailler, je suis professeur; il n'est pas possible de peindre dans ces conditions: on se vide et on ne peut rien transmettre aux autres.

Q.—Vos prochaines expositions et celles auxquelles vous avez participé dernièrement?

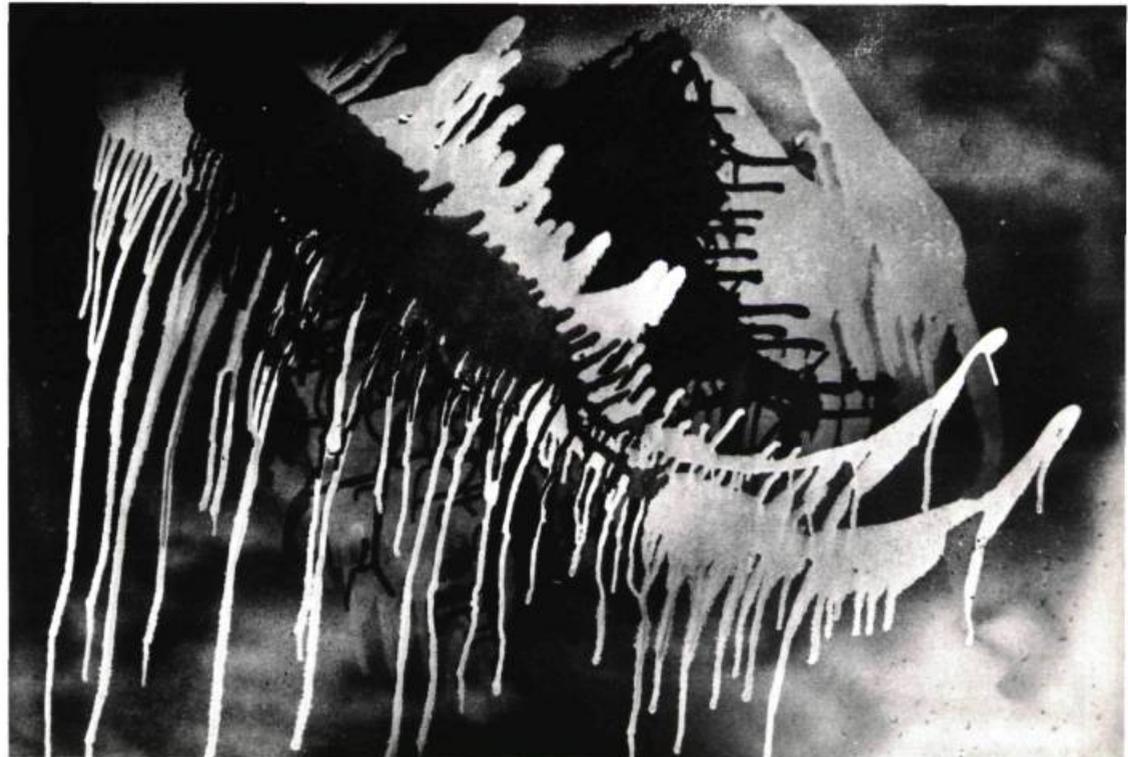
R.—Quelques expositions de groupe dont les Surindépendants et les Indépendants (Paris), une exposition particulière à Biarritz, en juin, et, en novembre, à la Galerie Mouffe, à Paris.

Chaque signe se détache du tableau et s'apparente à un temps qui se brise ou s'harmonise selon le dialogue que le spectateur engage avec la toile d'Arthur Pépin. Nudité, dépouillement de la nature demeure l'essentiel, et cet essentiel est matière à réflexion. Pépin décompose les formes et tente de retrouver à travers cette désagrégation le noyau premier de la vie.

Propos recueillis
Paris par M.-F. O'Leary

Ci-contre: Antiforme neuf. 30" x 36" (76,25 x 91,45cm).

*Page ci-contre, en haut: Antiforme seize. 35" x 46" (88,9 x 116,85cm).
En bas: Antiforme treize. 24" x 32" (61 x 81 cm).*





Arthur Pépin, peintre-graveur, boursier du Ministère des Affaires Culturelles, poursuit en France des recherches en arts plastiques. Un séjour de quelques mois à Vence s'est terminé par une exposition à la Fondation Michel Karolyi. Il exposera en novembre à la Galerie Mouffe, à Paris.